

François-Guillaume
Lorrain
L'année des volcans

roman

Flammariion



« Je ne sais dire que *ti amo*. »

Extrait de la publication

L'année des volcans

François-Guillaume
Lorrain



Rome, 1949. L'une des plus scandaleuses histoires d'amour du cinéma voit le jour, la liaison entre Roberto Rossellini et Ingrid Bergman. Une passion qui déclenche une étrange guerre cinématographique : alors que Rossellini filme Ingrid Bergman dans *Stromboli*, au même moment, sur l'île d'à côté, Anna Magnani, la maîtresse trahie de Rossellini, réplique en tournant *Vulcano* sous la direction de Dieterle : deux scénarios voisins, deux tournages chaotiques, deux actrices face à face.

Ce roman, plein de bruit et de fureur, fait magistralement revivre le cinéma et le climat d'après-guerre. François-Guillaume Lorrain, en approchant le mystère de trois monstres sacrés, met en scène le désir de liberté et la beauté de ceux qui risquent tout pour rester eux-mêmes.

François-Guillaume Lorrain est l'auteur de nombreux romans dont L'Élève troublé (Fayard, 1995), L'Équipier (Fayard, 1997) ou encore L'Homme de Lyon (Grasset, 2011).

Flammarion

Extrait de la publication

L'Année des volcans

DU MÊME AUTEUR

Romans

L'Élève troublé, Fayard, 1995.

L'Équipier, Fayard, 1997.

Les Enveloppes, Stock, 1999.

L'Homme de Lyon, Grasset, 2011 ; Le Livre de Poche, 2012.

Essais

Prolongations, Castor Astral, 2002.

Les Enfants du cinéma, Grasset, 2011 ; Le Livre de Poche,
2013.

François-Guillaume Lorrain

L'Année des volcans

roman

Flammarion

Pour Nica et sa barque

L'enseigne lumineuse du World Theater clignotait faiblement dans la nuit de Broadway. *Open City, by Roberto Rossellini. Rome, ville ouverte.* Les lettres électriques semblaient sur le point de rendre l'âme. Le film était à l'affiche depuis un an, mais le temps lui avait manqué pour venir le voir. C'était une femme très occupée. De dos, elle faisait un peu grand cheval, mais, dès qu'on découvrait son visage, on oubliait le cheval pour ne plus penser qu'à une madone. Une madone aux yeux bleus, à la chevelure blonde et au sourire chaste.

Lorsqu'un taxi frôla le trottoir en la klaxonnant, quelques piétons se retournèrent. Un nom fut sur toutes les lèvres. Était-elle venue pour une première ? Il manquait l'attroupement habituel. Où étaient les flashes qui crépitaient, les micros tendus ? Ils jetèrent un coup d'œil sur le titre du film, puis passèrent leur chemin. Ils s'étaient peut-être trompés, ce devait être une autre, qui lui ressemblait.

Elle se tenait à présent devant une jeune employée rougissante, qui, certaine d'avoir reconnu ce sourire

plein de grâce et ce regard si bleu, n'osa pas demander le prix affiché sur la vitre. On ne faisait pas payer sa place à la plus célèbre actrice des États-Unis. Mais elle insista, il n'y avait pas de raison, et elle se tourna vers l'homme qui l'accompagnait et qui tendit un billet de cinq dollars. « Keep the change. » La jeune caissière rougit de nouveau et, le soir même, elle s'empreserait de tout raconter à son mari, qui n'en croirait pas un mot et qui aurait tort.

Car ce 12 décembre 1946, c'était bien Ingrid Bergman qui franchissait le seuil du World Theater et s'engouffrait dans le couloir tendu de velours rouge menant à la salle où était projeté *Rome, ville ouverte*. Pourquoi avait-elle choisi ce film ? Le nom de Rossellini ne lui disait rien, Rome ne suscitait chez elle que peu de curiosité, et le cinéma italien lui paraissait d'un intérêt bien médiocre. Alors, pourquoi ? C'est aussi ce que se demandait son mari, le neurochirurgien Petter Lindström, qui l'escortait par devoir conjugal. Elle gigotait sur son siège et, avec ses jambes interminables, elle lui donnait des coups. Non vraiment, elle n'était pas faite pour les salles obscures. Mais cet homme lui-même longiligne se sacrifiait, admirable, ou désespérant, de dévouement.

Plus tard, la présence de Bergman ce soir-là au World Theater donna lieu à débat. Chacun s'en attribua le mérite. Son amant de l'époque, le photographe Robert Capa, affirma qu'il l'avait vivement encouragée à découvrir le septième art de ce pays voué depuis des siècles au culte de la beauté. L'Italie

qu'il avait libérée avec les troupes américaines n'avait aucun secret pour lui, son cinéma non plus. La modestie ne l'étouffait pas. Kay Brown, l'agent de Bergman, prétendit qu'elle seule était à l'origine de cette séance qui allait bouleverser la vie de sa cliente. Les agents ont parfois la fâcheuse tendance à exagérer leur influence.

Quand on lui posait la question, car fatalement on la lui posa, Bergman préférait évoquer une voix. Une de ces voix qu'à l'époque, elle entendait à quelques rues de là, sur la scène de l'Alvin Theater, où elle devenait Jeanne d'Arc. Ne répétait-elle pas chaque soir avec une ferveur qui bouleversait les New-Yorkais : « Je dois y aller, je dois faire ce que je peux. Je viens vers vous, guidée par Dieu. Écoutez et croyez ce que je vous dis » ? C'est donc guidée par Dieu, affirma-t-elle, qu'elle était allée voir *Rome, ville ouverte*. L'explication, un peu mystique, ne manquait pas de grandeur.

Lorsqu'elle ressortit du World Theater, Bergman semblait effectivement possédée et, redevenue actrice, elle rejoua certaines scènes en agitant les bras. Il n'était plus possible de l'arrêter. Son mari laissa passer l'orage, avant de glisser d'une voix nasillarde :

— Ton *Casablanca* était bien supérieur.

Bergman secoua la tête, mais l'époux s'obstina.

— Tu veux que je te rappelle la fin ? La piste d'aéroport sous la pluie, en plein brouillard, quand tu échappes aux Allemands après ce dernier regard

avec Bogart, les yeux mouillés de larmes. Ça, oui, c'est du cinéma.

Il ne comprenait décidément rien, et elle lui décocha un autre genre de regard :

— Justement, ça, ce n'est que du cinéma. Cette pluie était fausse et une machine nous crachait de la brume dans la figure. Et si tu veux savoir, Bogart me faisait de l'œil pendant qu'on tournait...

Le Suédois accusa le coup.

— ... Alors que la rage de cette femme et la façon dont elle meurt, c'était, c'était...

Elle était encore trop émue pour trouver ses mots. Elle ne connaissait même pas le nom de l'actrice, Anna Magnani, qui venait de lui faire croire qu'on pouvait mourir devant une caméra. Ces derniers temps, elle s'interrogeait. Sa carrière flottait. Comme toute personne qui doute, elle attendait un signe, en l'occurrence la preuve qu'un autre cinéma était possible. Elle nota ce patronyme italien, Rossellini, avec deux *s* et deux *l* – mais sur le bout de papier tendu par son mari, elle l'écrivit avec un seul *l* – comme si déjà il ne fallait pas l'oublier. Lindström ne put s'empêcher de le retenir, sans deviner qu'un jour il aurait une bonne raison de s'en souvenir.

— Ce doit être un génie. Un personnage absolument sublime.

— Qui ça ?

— Eh bien, ce Rossellini.

Il n'y avait qu'elle pour croire que le créateur était à l'image de sa créature. Lindström préféra ne pas

relever, et le couple poursuivit son chemin en silence, ignorant encore les conséquences de cette projection a priori banale qui venait simplement de leur confirmer qu'ils n'avaient plus grand-chose à partager, sinon la même allure, ces longues jambes, qu'ils continuèrent à lancer en avant.

La mèche était allumée. Au bout d'un faisceau de lumière tremblotant, le regard de Bergman s'était posé sur les images rêvées par un Rossellini encore absent. La rencontre était devenue possible.

Mais la mèche venait de plus loin. D'un premier instant passé inaperçu, un grain de sable dans la vaste horlogerie du monde qui s'appelait Geiger. Un sous-fifre dont personne n'a retenu le nom.

Roland Ernest « Rod » Geiger était un jeune caporal de l'armée américaine, qui, le 12 mars 1945, soit vingt et un mois auparavant, avait quitté aux alentours de dix heures du soir le numéro 30 de la via degli Avignonesi. À cette adresse se cachait un bordel très apprécié par ses compatriotes. La douceur de l'air romain invitait à la flânerie, et Geiger répondit à l'invitation. En temps normal, il oscillait légèrement. L'alcool qui imbibait son corps n'arrangeait rien. La nuit non plus. Il n'oscillait plus, il tanguait. Mais sa mémoire fixait une image assez précise qui avait pour nom Lætitia, dont il répétait les trois syllabes

obsédantes, Læ-ti-tia, Læ-ti-tia... Il tanguait en rythme. Le bonheur en latin, lui avait-elle chuchoté avant de s'allonger sous sa grande carcasse. Il avait couché avec Happiness. Mais la soirée n'était pas finie. Il s'interrogea. Où pouvait-on aller après avoir couché avec le bonheur ?

Il avisa une enseigne lumineuse. Trois mots tournaient en boucle dans la nuit comme de petits feux follets. *Stars and Stripes*. Le journal de son armée victorieuse. Geiger songea que là-bas, quelqu'un aurait peut-être la réponse à la question qui le tracassait depuis plusieurs jours : les New York Giants l'avaient-ils emporté contre les Brooklyn Dodgers ? Le Polo Grounds lui manquait, et surtout Melvin Ott et son lever de jambe caractéristique avant de frapper la balle. Il se mit d'ailleurs en position, comme s'il avait une batte entre les mains, et devant des Romains amusés, qui ignoraient tout de Master Melvin, recordman absolu des home runs, il effectua quelques moulinets peu discrets. Lorsqu'il en eut assez de fendre l'air, il se remit en route, bien décidé à pousser la porte de *Stars and Stripes*. Mais un câble électrique traînait dans le noir, il trébucha et se vautra.

— Putain de câble !

Il hésita à reprendre son chemin, puis s'intéressa à la cause de sa chute peu glorieuse. Si l'une des extrémités du câble courait vers le journal, l'autre, plus énigmatique, menait jusqu'à un sous-sol obscur et une porte contre laquelle il se mit à tambouriner. À la vue de l'uniforme, le prêtre qui lui ouvrit pensa

que ce militaire cherchait la même chose que tous ses camarades, l'entrée du bordel. D'un petit air hypocrite, Geiger le détrompa et, d'un mouvement de tête, désigna une sacristie qu'il avait aperçue, luisant dans la pénombre. L'homme d'Église consentit à s'effacer.

Plusieurs câbles serpentaient sur le sol, mais à présent Geiger se méfiait et il avançait sans les quitter des yeux. Il ne vit donc pas la caméra, qu'il rattrapa in extremis, réalisant avec un temps de retard qu'il avait fait irruption au beau milieu d'un tournage, ce dont personne ne songea à se formaliser, car l'ambiance était particulièrement électrique.

— Plus de lumière ou je m'en vais ! Tu ne me feras pas faire ça ! Tu y vois quelque chose, toi ?

Un homme coiffé d'une visière tapait du pied et hurlait en direction d'une silhouette dissimulée dans la pénombre, une cigarette aux lèvres.

— Roberto, tout le monde va se dire, mais quel est le saligaud qui a éclairé cette merde ? À cause de toi, je n'aurai plus de travail. Tu ne crois pas que l'Italie est assez malheureuse comme ça ? Chaque soir, je viendrai sonner chez toi pour te demander à manger et tu regretteras cette nuit où tu m'as fait tourner avec deux ampoules qui n'éclaireraient même pas mes chiottes... Quand tu développeras les rushes, tu n'y verras pas plus que dans le cul d'un nègre. Mais tu t'en fiches de les développer, tu n'as plus une lire pour continuer le tournage et personne ne veut te prêter d'argent...

L'homme reprit son souffle, et celui qu'il venait d'appeler Roberto en profita pour avancer dans la lumière, ou du moins ce qui en faisait office.

— Parfait, Arata, c'est exactement l'éclairage que je veux...

Le ton était calme, la voix douce, et un sourire flottait sur ses lèvres.

— ... Tout ce que tu faisais avant, les gros projecteurs, les filtres, le studio, tu oublies. On n'a plus rien. Ici, le mois dernier, ce n'était qu'une arène pour courses de lévriers, et maintenant, regarde cette belle sacristie. J'ai confiance en toi et si ce film doit rester sur une étagère, ta réputation n'en souffrira pas, tu seras toujours le grand Arata.

— Merde alors, on ne va pas y passer la nuit. Ce n'est pas vous qui crevez de chaud sous ce costume !

Celui qui avait eu le dernier mot était l'ecclésiastique ; il s'épongea le front avec son étole. Il avait pour nom Aldo Fabrizi et était un des acteurs italiens les plus célèbres du moment, ce que Geiger ignorait. Pour l'instant, il n'avait compris qu'une seule chose : le patron, c'était l'homme qui se tenait dans l'ombre et détournait clandestinement l'électricité des États-Unis. Rien que pour cela, il aurait pu le faire coffrer, mais il préféra se présenter comme un jeune distributeur à la recherche de talents.

Ce qu'il était. Avant la guerre, avec son beau-frère André, il avait importé des longs-métrages français, et il n'était pas parti se battre en Italie sans une idée derrière la tête : explorer cinématographiquement ce

nouveau territoire. Il avait le sens des affaires. Le cinéaste, qui n'était autre que Roberto Rossellini, n'en était pas non plus dénué. Tout mécène était bon à prendre, fût-il en uniforme et passablement ivre. Les Américains avaient bombardé sa maison, mais sur ce tournage incertain où s'étaient déjà succédé des mécènes de tout poil, la rancune lui était un luxe interdit.

Dans un charabia italo-franco-anglais, Rossellini lui dressa une liste de ses pertes sèches : tableaux, costumes, lit, meubles, manteau de fourrure de son épouse, il avait dû tout brader. Puis il parla de son régime : pain et fromage blanc. Et ajouta qu'il était le premier cinéaste à diriger un film depuis une épicerie dont il monopolisait le téléphone pour soutirer un peu d'argent à ses créanciers. Une épicerie... Geiger hochait la tête, impressionné, puis se lança. « I buy it, I buy it », répéta-t-il, comme s'il était aux puces en train de négocier un tapis. Qu'allait-il acheter, il n'en avait pas la moindre idée, il savait seulement que la troublante Lætitia n'avait cessé de l'appeler son « angelo carino ». Aussi l'ange américain se sentait-il des ailes et prêt à rafler tous les chefs-d'œuvre méconnus qui se tournaient dans les rues mal éclairées de Rome.

Rossellini lui proposa de passer le lendemain pour visionner une des scènes déjà filmées. Et, comme Arata s'énervait toujours sur ses ampoules, il monta se reposer à l'étage au-dessus, dans ce bordel « américain » tenu par sa vieille amie Tina Trabucchi.

« C'est elle, Anna Magnani », glissa Rossellini à l'oreille de Geiger, lui désignant une femme sur l'écran qui courait en hurlant. L'Américain n'entendait rien – il manquait le son – et pourtant, en voyant cette bouche qui se déformait, tordue par l'angoisse, il se sentit vibrer. Même muette, Anna Magnani criait fort. Puis elle s'écroula sur le bitume et Geiger comprit qu'un coup de feu avait été tiré par les Allemands. Le petit garçon avait beau la secouer, ces salopards de nazis l'avaient descendue. Geiger soupira : il aurait bien aimé qu'elle ne meure pas tout de suite. Et cet ecclésiastique à genoux, il ne comprenait pas que c'était fini, qu'elle n'était plus qu'un cadavre ? La lumière se ralluma et Geiger hocha la tête. Il avait toujours su reconnaître un bon film d'un navet. Et celui-ci promettait même d'être « a damned good film ».

Ne sachant comment manifester son admiration, il serra longuement la main à Rossellini, qui se laissa faire. À tous les bailleurs de fonds en puissance, il montrait cette séquence, devenue son chef-d'œuvre depuis qu'il avait découvert qu'en supprimant quelques photogrammes au beau milieu d'un plan on pouvait l'accélérer, lui insuffler un tremblement tragique. Il garda le silence sur sa manipulation, d'ailleurs Geiger s'en fichait éperdument, il voulait juste en savoir plus sur Magnani.

— La Magnani !!! le corrigea Rossellini, qui lui décrivit une femme sortant la nuit pour ramasser les

chats affamés qu'elle adoptait, car elle était un peu comme une louve.

Avait-il saisi l'allusion ?

Geiger éclata de rire. Non, visiblement, il n'avait rien saisi. Ces Américains ignoraient la légende de Rome.

— Ici, nous l'appelons Nanarella. Anna. Nanarella. Little Nana. Do you understand ?

Geiger répéta, enthousiaste :

— Little Nana, oh yes ! Nice, very nice !

— Rome, sans elle, serait plus triste. Durant la guerre, elle a chanté, elle nous a fait rire. Do you understand ?

— She's a lady.

Il n'était pas aussi bête qu'il en avait l'air.

— Rome aime tous ses enfants, mais elle aime Nanarella plus que les autres.

— It's your Marlene Dietrich.

Il avait compris. Mais comme il demandait déjà à la rencontrer, Rossellini en revint au film :

— Avec la voix de Nanarella et la musique de mon frère Renzo, la scène devrait être convaincante.

En réalité, il savait pertinemment qu'il tenait un de ces moments de grâce qui allait permettre à *Rome, ville ouverte* d'entrer dans l'histoire. Geiger, qui ne pensait déjà plus à sa Lætitia, promit de faire tout son possible.

De retour à New York avec une bobine du film, il trouva un vrai distributeur sous les traits inattendus de Joe Burstyn, un vieux nain aux cheveux blancs, juif et

bossu. Après le visionnage, Burstyn compara le film à un long cri de torture poussé dans la nuit. Avait-on envie d'entendre un tel cri ? Il n'en était pas tout à fait certain, mais il y avait belle lurette que les Américains n'avaient pas vu de film italien, et l'idée même qu'il existât encore des cinéastes dans ce pays n'avait rien d'évident. Ils pourraient donc jouer sur un effet de surprise. Cette perspective enchantait Geiger, et il passa à l'étape suivante, mentir à la Ligue de décence américaine. Car là où les Italiens avaient loué « l'humanisme, l'héroïsme et l'esprit de sacrifice », la Ligue, qui n'avait apparemment pas vu le même film, avait repéré des Allemands tortionnaires et cocaïnomanes, un ecclésiastique qui se mêlait de politique et des résistants qui avaient le malheur d'être communistes. Geiger rappliqua ventre à terre avec un courrier signé du pape Pie XII où celui-ci déclarait avoir visionné *Rome, ville ouverte*, l'avoir aimé et le recommander à ses ouailles. C'était évidemment un faux rédigé par Roberto Rossellini lui-même, mais il fit grande impression.

Enfin, Geiger trouva un beau et grand cinéma où le projeter : le World Theater. Son gérant était le fils d'un Calabrais débarqué à Ellis Island en 1909, qu'il sollicita avec une proposition difficile à refuser : une soirée de bienfaisance en faveur des orphelins de guerre italiens. Il lui brossa un effrayant tableau de la Calabre, où des gosses affamés mendiaient un bout de pain aux soldats américains. La larme à l'œil, l'exploitant lui promit de mobiliser toutes les familles de Little Italy. On ne pourrait pas dire que les Italiens

de New York avaient oublié leur pays. Geiger échoua cependant à faire venir Rossellini, qui s'était vu refuser son visa. Un agent des renseignements américains basé à Rome avait rédigé un rapport sur le cinéaste et, malgré le triomphe italien de son film, qui lui avait valu une brusque célébrité, ses conclusions n'étaient pas bonnes. Abominable bonhomme entretenu par les femmes. Compromis avec les fascistes. Talent plus que douteux. Son absence n'empêcha pas les critiques américains de délirer sur son génie, et *Rome, ville ouverte* resta plus d'un an et demi à l'affiche, engrangeant près d'un million de dollars. Bergman avait-elle fini par avoir vent d'un tel succès ? Cette dernière hypothèse n'est pas à écarter.

Lorsqu'elle ressortit du cinéma, elle ignorait tout bien sûr des pérégrinations insolites et pour ainsi dire miraculeuses de ce film parvenu jusqu'à elle. Pour l'heure, elle retourna à Jeanne la Lorraine, son visage pur, sa foi de paysanne et ce don de soi, qu'elle incarnait chaque soir à l'Alvin Theater. Comme cette guerrière qui si jeune avait suivi son destin, elle aussi avait eu vers treize ans sa révélation : devenir une star de cinéma. Conviction qu'elle avait confiée à son journal intime, qui l'accompagnait depuis le début d'une carrière bâtie avec patience et même entêtement, et où elle écrivit ces lignes au lendemain de la projection de *Rome, ville ouverte* :

Je suis un produit d'importation suédois. Selznick m'a achetée pour que je rivalise avec Garbo. Maintenant, ce maquignon me vend à d'autres studios sans

me demander mon avis. Mais Jeanne d'Arc n'est pas une marchandise. Ce film italien vient de me donner un peu de courage.

Rossellini avait déjà commencé à voyager dans les moindres recoins de son cerveau...

Quelques semaines plus tard, elle coupait les ponts avec Selznick. Le vent tournait vite : les deux rôles qu'elle lui avait déjà refusés avaient été récompensés par un Oscar attribué à ses deux remplaçantes. Il lui envoya une lettre d'adieu dans laquelle il lui souhaitait de réaliser tous ses rêves. Autrement dit, il avait juré sa perte. Elle apprit en effet qu'il cherchait à monter un film autour de sa chère Jeanne d'Arc pour y caser Jennifer Jones, sa nouvelle maîtresse. Hollywood avait ses Judas, et Selznick en était le général en chef.

Mais Bergman à présent se sentait libre, et cette nouvelle liberté lui insuffla une force qu'elle ne soupçonnait pas. Elle fit connaître sa disponibilité et mesura l'amour qu'elle inspirait à l'argent qu'elle put réunir sur son nom. Pour doubler Selznick sur Jeanne d'Arc, elle déploya une énergie féroce, et le producteur, beau joueur, lui adressa une seconde lettre dans laquelle il regrettait les jours heureux de leur « mariage ». Au royaume des coups fourrés, la Pucelle n'était plus vierge. Sainte Ingrid n'avait de toute façon jamais existé et il ne fallait pas se fier à la douce lumière scandinave qui irradiait de son

visage. Elle se rappela alors le film de Rossellini dont elle avait appris qu'il l'avait tourné en pleine rue à Rome, à l'endroit même où la tragédie qu'il ressuscitait avait eu lieu. Elle l'imiterait. À sa demande, on lui organisa un voyage en France sur les traces de son héroïne. Elle se recueillit dans sa maison natale, s'agenouilla dans l'église de Domrémy, partit en pèlerinage à Reims, Orléans et Rouen, partout saluée comme la réincarnation de la sainte. Elle commença à y croire, mais lorsqu'elle voulut déplacer le tournage en France, Hollywood lui fit comprendre que la liberté avait ses limites. Elle dut se contenter de jouer dans du carton-pâte, et sa paysanne du XV^e siècle se retrouva affublée d'un maquillage de princesse. En se libérant de Selznick, elle ne s'était pas libérée du système.

Lorsqu'elle en eut terminé avec Jeanne, elle disparut à New York, où elle erra, dissimulée derrière des lunettes noires. Elle attendait un autre signe du hasard. Il se manifesta en guidant de nouveau ses pas vers le World Theater, qui à présent projetait *Païsa*, du même Rossellini. On était au mois de mars 1949. Près d'un an s'était écoulé depuis sa découverte de *Rome, ville ouverte*. Que devenait le génie ? Elle retira ses lunettes et entra prendre de ses nouvelles. Elle n'était pas la seule. Des centaines d'anciens GI's étaient venus voir ce que cet Italien avait retenu de leur épopée conquérante entre Palerme et Venise. Le génie se portait à merveille. Elle vit les soldats

applaudir et pleurer devant des images qui les replongeaient dans leur guerre. Ce n'était pas une séance de cinéma, mais une communion collective. Après la projection, elle signa quelques autographes, puis s'esquiva, le cœur gros, accompagnée du souvenir du film, qu'elle tenta de préserver en marchant à pas lents.

Elle remonta jusqu'à Times Square, où trônait une statue haute de vingt-deux mètres, recouverte d'une cotte de mailles en fer-blanc. Sa Jeanne d'Arc faisait de la retape. La mascarade de Hollywood la poursuivait jusqu'ici, à New York. Elle alluma une cigarette et disparut dans un nuage de fumée, repensant aux soldats que ce cinéaste avait réussi à émouvoir, alors qu'ils n'étaient rien pour lui. Par quel miracle les avait-il si bien compris ? Saurait-il aussi la comprendre ?

Le sol de la chambre devant laquelle Bergman venait de passer était recouvert de bâches en plastique. Après sa rupture avec son amant, Robert Capa, elle avait évoqué avec son mari l'hypothèse d'avoir un fils. En attendant, ils lui préparaient son petit nid. Les travaux étaient presque terminés. À défaut de célébrer une naissance, qui n'aurait pas lieu, ils fêteraient le départ des ouvriers.

Bergman prit place à son bureau et commença à envisager quelques noms de cinéastes. Huston ? Wylér ? Wilder ? Rossellini ? Huston ? En s'adressant directement à eux, elle contreviendrait aux usages. Une actrice, a fortiori de son rang, ne quémandait pas un rôle. Une vague allusion, à la rigueur, lors d'un cocktail, une boutade, un clin d'œil provocateur, jamais une lettre. Mais elle ne pouvait plus perdre de temps. Peu importe ce qu'on penserait d'elle. Avec les hommes, elle avait toujours été très claire. N'incarnait-elle pas cette innocence que Selznick avait imposée à Hollywood ? *Bergman ou l'anti-Garbo. La*

pureté. La bonté faite femme. La fraîcheur sans mystère... À croire qu'elle avait fini elle-même par gober ces formules toutes faites.

Huston ? Wylér ? Wilder ? Rossellini ? La valse des noms ressemblait à une comptine. Elle s'arrêta sur l'Italien. Il ne restait plus qu'à trouver les mots. Elle contempla une statuette en bois qui trônait sur son bureau. Petite Madone, petite Madone, aide-moi... Un liseré blanc courait autour du cou de cette Vierge arrivée décapitée sur le tournage de *Jeanne d'Arc*. Elle lui avait recollé la tête et, depuis, la statuette était devenue sa poupée magique.

Elle ferait court. Irait à l'essentiel. Elle n'avait jamais cru aux longs discours. Elle termina sa lettre sur les deux seuls mots d'italien qu'elle connaissait, « *Ti amo* », une réplique d'*Arc de triomphe* qu'elle avait prononcée quelques mois auparavant. Pour une innocente, elle manipulait déjà des mots dangereux.

Le lendemain matin, elle montra le courrier à son mari, qui, depuis le début de sa carrière en Suède, avait embrassé le rôle de manager. Il avait pris au sérieux ses attributions, et elle avait fini par le surnommer « *The Grand Cookie Inquisitor* », car depuis qu'elle se couvrait de gloire, elle faisait une consommation anormalement élevée de cookies. Si elle continuait à le consulter, c'était seulement par habitude.

— Tu oublies qui tu es.

The Grand Cookie Inquisitor désapprouvait donc sa démarche.

— Il ne te répondra pas. Tu ne sais même pas où envoyer ton courrier.

Et, en effet, chaque fois qu'elle tentait d'obtenir son adresse, on haussait les épaules. Qui était ce Rossellini qu'elle avait tout le temps à la bouche ? Le salut vint d'un modeste chasseur d'autographes dont elle avait reconnu l'accent italien :

— Connaissez-vous Roberto Rossellini ?

— Tout le monde à Rome connaît Rossellini.

Bergman eut envie de l'embrasser. L'Italien se rappela que *Rome, ville ouverte* avait été produit par la société Minerva et, à partir de là, ce fut un jeu d'enfant. Sa bouteille à la mer arriverait à bon port ; elle acheva son périple au 45, via Palestro, à moins d'un kilomètre de l'endroit où Geiger, trois ans auparavant, s'était pris les pieds dans un câble électrique.

À deux heures du matin, alors qu'ils traversaient le parc de la villa Borghese dans sa Cisalpina rouge, Rossellini exprima le souhait de rentrer chez lui. Une telle envie, lui semblait-il, n'avait rien d'extravagant. Mais pour Magnani, la nuit ne faisait que commencer. Elle chercha donc la bagarre. Elle la cherchait pour un rien. Un regard fuyant. Un trop long silence. Avec son envie de se coucher si tôt, elle lui trouva un air de Judas et explosa, se transformant en furie, excitée par son abominable chien, son double animal, qui aboyait sur la banquette arrière qu'il venait de souiller. Rossellini se vit obligé de détalier dans les allées du parc car elle l'avait chassé hors de la voiture et pris le volant, résolue à lui foncer dessus. Une Cisalpina et un homme à court de forme qui soufflait comme un bœuf : le duel était par trop inégal, et s'il n'avait trouvé refuge sur les marches d'un petit temple antique, surgi au détour d'un sentier, il aurait rendu les armes, lui aurait tout avoué, ou du moins qu'il l'avait trompée le matin même.

Soudain elle éclata de rire. Effrayés, les oiseaux s'envolèrent en poussant de grands cris. Mais ce rire l'avait sauvé. Elle avait eu pitié. Elle finissait toujours par avoir pitié.

— Robertoooo ! Viens vite m'embrasser, que je te souhaite ton anniversaire...

Depuis minuit, en effet, il avait quarante-deux ans.

— ... Tu vas prendre froid, tu as vieilli d'un an.

Il reçut l'ordre de remonter. Si elle avait gagné cette manche, il se consola en rêvant la nuit suivante d'un homme pris dans les phares d'une voiture et pourchassé dans un parc par une harpie, qui l'accusait de tous les maux. Soudain, la persécutrice était frappée de mutisme, tandis qu'une seconde voiture attendait plus loin l'infortuné : au volant, une autre femme, aux traits délicats, desserrait lentement le frein à main et le saluait d'une voix douce :

— Bienvenue, Roberto !

Était-ce une scène qu'il tournerait un jour ? Ou bien l'aube d'une nouvelle vie qui lui faisait signe dans les ténèbres ?

— Liana ! gueula Rossellini.

— Plus fort, Roberto.

— C'est pour que tu aies l'impression que tu entends bien.

Rossellini formait avec sa secrétaire Liana Ferri un tandem très complémentaire. Il appréciait son ironie inoffensive, son énergie, sa patience discrète. Elle lui pardonnait ses mensonges, ses sautes d'humeur, ses fugues inexplicables, et avait renoncé à comprendre comment un homme aussi fourbe et roué pouvait réaliser de pareils chefs-d'œuvre d'humanité. Invitée après la mort de Rossellini à confier ses souvenirs, elle émettait quelques hypothèses : « Il avait sans doute eu une enfance trop belle. Il a vécu ensuite dans le souvenir de cette beauté et ne pouvait qu'être déçu. Il ne sortait pas de son lit à moins d'avoir une bagarre en vue, à la hauteur de l'inépuisable énergie qu'il avait besoin de dépenser. Si le monde lui semblait trop calme, il restait au lit à se plaindre : "J'ai mal à la tête, j'ai mal à l'estomac, je me sens malade".

Mais il travaillait très bien aussi au lit, avec la même énergie. »

Ce 8 mai 1948, il se sentait en pleine forme. Il fêtait ses quarante-deux ans et il avait envie de ferrailler avec le monde entier. Il souhaitait également que sa fidèle Liana lui traduise mot à mot cette étrange lettre sur papier bleu qui venait d'arriver sur son bureau. L'anglais n'était pas son fort, mais devant que ces lignes écrites par une femme ne lui étaient pas hostiles, il ne pouvait résister au plaisir de les partager avec la gent féminine.

Cher monsieur Rossellini,

J'ai vu vos films *Rome, ville ouverte* et *Païsa*, et je les ai beaucoup aimés. Si vous avez besoin d'une actrice suédoise qui parle très bien l'anglais, qui n'a pas oublié son allemand, qui n'est pas très compréhensible en français et qui, en italien, ne sait dire que « ti amo », je suis prête à venir faire un film avec vous.

Meilleures salutations.

Ingrid Bergman

Un voile recouvrit les yeux perçants de Rossellini ; on aurait dit deux têtes d'épingle. Il fit comme s'il n'avait pas bien compris et demanda à sa secrétaire de tout répéter plus lentement. Il voulait en profiter. Elle détacha les mots de cette demande de travail modeste et sans conditions, un CV linguistique se terminant par une déclaration ambiguë.

— Ingrid Bergman qui te dit « ti amo » sans t'avoir jamais vu. Si elle devinait...

— Rappelle-moi plutôt qui est cette Ingrid Bergman.

— Tu te moques de moi ?

Il entortilla une petite mèche de cheveux autour de son index. Le savait-il lui-même ? Ses pensées le trompaient parfois.

— L'actrice de *Casablanca*. *La Maison du docteur Edwardes*, *Les Enchaînés* de Hitchcock, ce sont des films qui sont sortis chez nous.

S'il aimait faire des films, il détestait en voir. La faute à ces acteurs qui l'agaçaient prodigieusement, surtout ces faux culs de Hollywood, ces singes savants qui se croyaient irrésistibles avec leurs sourires en toc.

— Bergman, répéta-t-il, pensif. Ingrid... cela me dit quelque chose...

Il se donna une petite tape sur le front.

— Madonna ! Dans *Rome, ville ouverte*, l'officier de la Gestapo s'appelait Bergman et sa maîtresse Ingrid. Amusant, non ?

— Très amusant, lui répondit sa secrétaire.

— Va me chercher une photo que je me fasse une idée...

Tandis que sa secrétaire s'en allait remuer la montagne de papiers accumulés sur son bureau, il alluma une de ces cigarettes parfumées au miel que les Américains leur enviaient. *Nazionale*. Tout en suivant les volutes de fumée, il repensa au trajet effectué par la lettre. Ces derniers jours, quand il décrochait le

téléphone, il entendait souvent une voix qu'il n'aimait pas :

— Ici Potsius, de Minerva Films.

Furieux, il raccrochait. Il lui pissait dans les narines à ce Potsius, qui s'était fait des couilles en or sur son génie. C'est à lui qu'il avait dû céder les droits de distribution de *Rome, ville ouverte*, alors que cet escroc ne croyait même pas à son talent. « Je viens d'acheter un navet », avait lâché Potsius en ville. Et il avait le culot de revenir le narguer.

— Ne raccrochez pas, Roberto, j'ai un cadeau pour vous, pour votre anniversaire, une lettre.

— Les gens n'ont qu'à téléphoner.

— Elle vient d'Amérique, une belle écriture, un joli papier bleu, un timbre de New York avec la statue de la Liberté. Laissez-moi vous l'apporter.

Potsius, qui déménageait, s'apprêtait à brûler tout un carton de correspondance, lorsqu'il avait aperçu cette enveloppe bleue qui surnageait. Quelle histoire ! Il lui avait arraché la lettre des mains, puis l'avait congédié. Elle était rédigée en anglais. Il n'allait pas s'humilier devant ce minable...

— *Jeanne d'Arc...*

Liana revenait dans son bureau avec une coupure de *La Repubblica*.

— ... c'est le dernier film qu'elle a tourné. Regarde là, elle pose avec son armure.

Roberto se pencha sur la photo.

— Jeanne d'Arc... Drôle d'idée pour une Américaine.

Sources

Je n'aurais pu écrire ce roman sans aller puiser librement à de nombreuses sources : biographies des protagonistes, mémoires, livres de témoignages, de critiques, de photos, publiés en différentes langues. Parmi celles-ci, je retiendrai la biographie de Roberto Rossellini écrite par Tag Gallagher, celles d'Ingrid Bergman rédigées l'une par Laurence Leamer, l'autre par Donald Spoto, et celle d'Anna Magnani par Patrizia Carrano. Enfin, j'ajouterai *La Guerra dei vulcani. Storia di cinema e d'amore* d'Alberto Anile et Maria Gabriella Giannice.

Mise en pages par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELJN000542.N001
Dépôt légal : janvier 2014